Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 29

Artikel: Lo bourisque à la fordzo
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185855

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

visage. Cela se fait toujours ainsi, quand le hasard fait pénétrer un homme dans le harem.

A un grand *Duune* où je fus invitée, des musiciens passèrent d'un salon à l'autre et toutes les femmes mirent aussitôt leur mouchoir ou un coin de leur antharé devant leur figure. Le père, le frère et le mari sont les seuls hommes auxquels une femme turque peut parler sans voile. Et cependant les yachemacks ou voiles qu'elles portent sont si clairs, que les hommes voient parfaitement leurs traits, dans les promenades, soit qu'elles marchent, voguent dans les caïques ou se promènent en voiture : on dirait que la coquetterie seule les leur fait conserver, car nulle mode ne peut donner une idée du charme que ce voile donne au visage.

A propos d'incendies, il faut compter parmi les causes fréquentes, les lampes au pétrole dont on fait usage partout ; les cigarettes, jetées sans prudence ; car — tous fument : femmes, enfants, servantes ; — et enfin les mangals, grands vases de cuivre qu'on emplit de charbons allumés, seul moyen de se chauffer l'hiver, et que l'on transporte partout, sans s'occuper des étincelles. La demeure turque (c'est-à dire soixante sur cent), est bâtie en planches minces, clouées entre elles, pour les épaissir et permettre de mettre également la couche de plâtre ; on fait un mortier de paille coupée et de terre ; puis on recouvre de petites lattes ; on ne construirait pas mieux un bûcher. Aussi dans ces conacs ne voit-on nul meuble de luxe, aucun tableau de prix ou objet d'art ; les diamants, l'argenterie se mettent dans un grand coffre de fer à l'abri de l'incendie. Que j'en ai vues brûler de maisons et de rues entières ! Il faut dix minutes pour qu'une demeure turque envahie par le feu, soit perdue ; aussi, quand on crie le feu ! on se sauve sans s'habiller, sans rien emporter ; et si le feu est au bout de la rue, on se sauve encore n'emportant que son trésor, car avant que les secours arrivent, la demeure sera envahie par les flammes.

On doit admirer chez les Turcs de grandes vertus qui, hélas ! se perdent un peu parmi nous : d'abord la calme raison, la piété et la charité, ainsi qu'un grand respect filial. Quoique les Turcs ne vivent pas très vieux, cela tient peut-être à ce qu'ils sont hommes trop vite et mariés trop tôt, la vieillesse est chez eux vénérée. Les femmes aussi ont beaucoup d'égards pour les personnes âgées. Elles gardent dans les harems un grand décorum envers elles. Ainsi, dès qu'une jeune fille entre, si la hanoum sa mère est seule ou si elle a des visiteuses, même du plus haut rang, la jeune musulmane, sans regarder ni saluer personne, s'avance vers sa mère et baise avec respect le bas de sa robe, puis elle vient saluer les étrangères. La hiérarchie est très observée. Chaque dame passe, suivant son rang et son âge, et reçoit les hommages de ses parentes ou subalternes : c'est la seule consolation de la vieille femme. Elle a l'hommage vénéré de ses fils ; et celles qui n'ont pas d'enfants ont encore la joie de la raideur du rang et le bonheur de se voir consulter comme un oracle. C'est une consolation pour ces pauvres beautés dont le règne passe si vite.

Bnne MARIA DELCAMBRE.

Quelques jours après la révolutien de février, M. de Lamartine reçut à l'Hôtel-de-Ville une députation des femmes de la Halle aux poissons, femmes aux allures farouches et généralement fort laides.

La bande avait envahi le cabinet de Lamartine. Il se présente a elles et les interroge.

« Citoyen, répond l'une d'elles, les femmes de la Halle ont tenu à t'envoyer une députation pour t'exprimer toute l'admiration que tu leur inspires. Nous sommes cinquante ici, et, au nom de toutes les autres, nous avons mission de t'embrasser.

« Elles n'étaient pas belles, disait plus tard Lamartine en se rappelant ce souvenir de sa vie politique. Se laisser embrasser, c'était dur. »

Alors le poète eut une de ces inspirations comme lui seul savait en avoir. Il s'avance vers elles et leur dit :

« Citoyennes, merci des sentiments que vous me témoignez. Mais, laissez-moi vous le dire, des patriotes telles que vous ne sont pas des femmes, ce sont des hommes. Entre hommes, on ne s'embrasse pas, on se tend la main. »

Et c'est ainsi que Lamartine évita cinquante accolades qui répugnaient à sa nature délicate.

Une bonne à tout faire se présente dans une maison pour entrer en service.

La bourgeoise :

— Avant tout, mon enfant, je désire savoir pourquoi vous avez été congédiée de votre dernière place ?

La bonne, d'un air piqué :

— Madame est bien curieuse.... Est-ce que je demande à madame pourquoi sa dernière bonne n'a pas pu rester chez elle ?...

On lit dans un journal du Valais :

« Un paysan vendit huit livres de beurre à un boulanger. Celui-ci ne se fiant pas complètement à la déclaration de son marchand, pesa ensuite l'objet qu'il venait d'acheter, et trouva qu'il manquait $^3/_4$ de livre sur le poids indiqué. Aussitôt il dénonça aux tribunaux l'individu qui avait voulu le tromper. Le paysan, cité devant le magistrat pour rendre compte de sa conduite déloyale, répondit comme suit : « N'ayant pas de balance à la maison, j'ai pesé le beurre avec huit livres de pain que je venais d'acheter du même boulanger qui a acheté mon beurre. Je ne sais pas si le poids du boulanger était juste, mais ce que je puis affirmer en conscience, c'est que les deux plateaux se balançaient exactement. Si l'on ne veut ajouter foi à ma parole, j'apporterai les miches de pain, qui se trouvent encore intactes chez moi. »

Lo bourisque à la fordzo.

Ai-vo jamé vu ferrâ on tsévau ? Vo sédè que quand lè pî sont envouâ, que lè fai sont posâ et lè clliou sont pliantâ, ye faut bailli on coup dè linma su la botte po pas que le dépassâi lo boo dâo fai et po lè clliou qu'ont étâ rivâ. Po cein on met lo pî dâo tsévau su cein qu'on lâi dit lo *boc*, que l'est on espèce d'afférè qu'est fé avoué on bocon dè bou d'on pî et demi dè long, épais coumeint onna botollie d'on pot et qu'a duè piautès à n'on bet, qu'on derâi 'na béte que n'a min dè tsambès derrâi.

On dzo qu'on ferravè on bourisquo à 'na fordze que sè trovâvè drâi dézo l'écoula, lè z'einfants qu'étiont saillâi, vouâitivont, et quand lo martsau mette lo pî dè l'âno su lo boc, po lemâ, ion dè clliâo bouébo, qu'avâi reçu dâi talotsès dâo régent,

sè met à recaffâ tot solet, que lè z'autro lâi font :

— Dè quiet ris-tou ?

— Eh ! se lâo repond, vouâiti vâi lo bourisquo avoué son pî su lo boc, s'on derâi pas que l'est lo régent que pousè on modèle !

Le moment approche où il faudra défendre les arbres fruitiers contre les maraudages des oiseaux ; nous croyons donc utile de donner le modèle suivant d'un épouvantail aussi facile à faire que très efficace.

On prend deux petits morceaux de miroir, qu'on colle dos à dos, en ayant soin d'introduire entre deux un bout de ficelle pour suspendre l'objet. Le vent et le soleil feront bouger et briller cet épouvantail dans les arbres, et pas un oiseau n'osera s'en approcher, — les moineaux même, qui sont si hardis, s'effrayent de ce miroitement éclatant et irrégulier.

La plus grande profondeur de la mer qui ait encore été constatée par les sondages est celle qui l'a été dernièrement par un navire de guerre américain. Dans la partie nord du Pacifique (44° 53′ de latitude nord et 152° 26′ de longitude ouest), le plomb de la sonde n'a touché le fond qu'à l'étonnante profondeur de 8 kilomètres 513 mètres, c'est-à-dire environ 2 lieues.

La petite Jeanne, fille d'un ouvrier serrurier, est conduite par sa mère dans la galerie des jouets du *Bazar central*. Là elle fait remarquer à l'enfant la plus grande et la plus belle des poupées :

— Tu la voudrais bien, n'est-ce pas, Jeanne ?

— Oh ! non, pas celle-là ; elle est trop bien habillée pour moi.

— Et qu'est-ce que cela peut te faire ?

— Eh bien ! c'est que je veux être sa maman et pas sa domestique.

Le major F*** nous raconte la boutade suivante qu'il nous affirme être arrivée lorsqu'il passait sa première école militaire :

Une recrue, ayant des chagrins d'amour, visitait les cloches de la cathédrale en compagnie de quelques camarades, au nombre desquels était un caporal.

L'amoureux en détresse, qui n'était venu là qu'avec l'intention bien arrêtée d'en finir avec la vie, avait déjà passé une jambe par dessus la balustrade et s'apprêtait à piquer une tête dans l'espace, lorsqu'il se sentit tout-à-coup empoigner vigoureusement par le caporal.

Qu'est-ce que tu veux faire là, imbécile ? dit celui-ci de sa grosse voix.

— Je veux me tuer.

— Te tuer, animal, tu n'en as pas le droit : tu appartiens au gouvernement.

— Je suis maître de me tuer... Rien ne m'en empêchera.

— Tu crois çà ? Eh bien ! avise-toi de te jeter en bas ; et je te fais ficher pour quinze jours de salle de police.

A cette menace, le pauvre soldat eut un tel mouvement d'effroi qu'il fut à tout jamais guéri de la manie du suicide.

Le jeune Paul est en train de s'habiller.

— Eh bien mon enfant, pourquoi donc mets-tu ton bas à l'envers ? lui dit sa mère.

— Maman, c'est parce qu'il a un trou de l'autre côté.

Conseils du samedi. Le *café*, quand il sort du brûloir, torréfié, perd environ la moitié de son arôme ; mais on peut limiter cette déperdition en saupoudrant le café avec du sucre pilé, dès que la torréfaction est convenablement obtenue. Le sucre refroidissant aussitôt le café, arrête spontanément la dilatation et concentre l'arôme.

L'enflure et la douleur qui résultent d'une *piqûre d'abeille* ou d'un autre insecte, peuvent être facilement empêchés par l'application immédiate sur la blessure, — après en avoir retiré l'aiguillon, — de la moitié d'un oignon coupé en deux. Ce remède, très simple, a encore l'avantage d'être facile à trouver. — Une gousse d'ail, coupée transversalement, produit le même effet, et diminue presque instantanément la douleur.

On nous demande de tous côtés des nouvelles de *Favey et Grognuz*. — Cette brochure sera expédiée aux souscripteurs d'ici à la fin du mois. Il nous manquait quelques renseignements sur la rentrée au pays de ces deux voyageurs ; de là le retard.

Le mot du logogriphe précédent est : *Echalotte*. La prime est échue à M. H. Guilloud, à Avenches.

Récréation arithmétique.

Les élèves Paul et Jean, avaient 112 billes à eux deux. Après avoir joué pendant une récréation, Paul a perdu autant de billes qu'en possédait Jean. A la récréation suivante, c'est Jean, au contraire qui perd autant de billes qu'il en restait à Paul. — Actuellement Paul et Jean possèdent autant de billes l'un que l'autre. — On demande combien chacun des deux écoliers avait de billes avant de jouer.

PRIME : 2me série des *Causeries*.

Les abonnés au *Conteur* ont seul le droit de participer au tirage au sort.

PAPETERIE MONNET

3, rue Pépinet, 3, à Lausanne.

Papier nappe, pour tables de cantines ; prix avantageux. — Papiers Canson, blanc et teinté pour architectes ; papier Ingres pour dessin. — Crayons Faber, crayons Conté, couleurs conventionnelles, *tortillons*, etc. — Cartes de bal et de banquets.